

LE JARDIN DE L'ALLELIK DE L.ROPA

Commentaire de *Mon Coeur au Vent*

par F. CUNEN

EN ce triple sonnet, le poète comprend le sens double et la double finalité de ce souffle, symbole de l'inspiration humaine du poète et de la grâce divine du chrétien. Il a la voix 'tempêteuse', 'sifflante', 'menant un troupeau d'ombres pathétique'. 'Orgueilleux fils de l'Aurore', il est signe d'Apocalypse'. Mais soudain, le poète écoute mieux le Vent. Il croit percevoir en son coeur un doute.

'Ou plutôt n'est-tu pas le souffle de Celui
Pour qui tout l'Univers est un vivant cantique?'

Ce vent n'est-il pas bénéfique? Dès lors, l'âme du chantre est déchirée par l'angoisse de l'incertitude, autre source du *Carmen*. Le vent est-il gémissant ou triomphant? Doit-il nous inspirer de son 'charme invincible' ou nous apparaître comme le 'Magicien'? Est-il Seth-Typhon ou Zéphyr? 'Feuille d'âme divine attentive et sensible', le poète se livrera-t-il, 'rêvant, à son charme invincible'? Ou ne cède-t-il pas au vertige du Malin tentateur, du Typhon destructeur, en aspirant 'à l'immobile et, ivre,' ne veut-il pas néanmoins 'détaché de lui-même, le suivre'? Ecartèlement vital, existentiel entre l'Immobile et le Mouvement, entre le havre sûr et l'errance éperdue. L'auteur consacre la bonne part de ses quatrains à dépeindre un vent pernicieux, suppôt d'enfer, et la meilleure part de ses tercets à esquisser le croquis d'un vent bénin et propice. Le sonnet 2 exprimera toute l'angoisse de l'homme qu'avait annoncée la première partie du sonnet I, tandis que le sonnet III montre l'homme qui maîtrise de mieux en mieux son anxiété, tandis que le vent lui paraîtra de plus en plus serein, paisible et bienfaisant. Au terme de son Pèlerinage, l'homme en quête de la paix aura gagné l'«eau calme du port» en cette mer natale du poète, la Méditerranée, à l'abri de l'île de son enfance, Malte, celle qu'immortalise précisément le vent tempêteux décrit dans les *Actes des Apôtres*, et apaisé par Saint Paul, puissant maître des flots. Melitá était un havre providentiel s'il en fut, pour un Ropa, fier de ses origines

maltaises, au terme de la tempête que dépeint ce *Mon Coeur au Vent*.

Le second sonnet marque le pessimisme du poète, peu confiant 'qui gémit dans la nuit, pauvre âme fugitive'; ce souffle poursuivant sa quête 'à la dérive', dont 'la voix longue et plaintive', dont la lamentation 'clame aux cieux étoilés sa détresse pensive'. Cette voix est celle des coeurs errants qui 'promènent leur angoisse ou leur désespérance', celle que déchire le doute, celle d'Adam, 'maudit, exilé du Jardin'. En d'autres poèmes de ce *Jardin de l'Allelik* éclate le chant douloureux, nostalgique du poète 'égaré dans le doute et détaché de Dieu'. Mais le meilleur Moi du Chantre s'exprime à son tour, et nous voici au troisième sonnet. Le *Carmen* a d'autres visées et origines que chthoniennes; il est aussi finalisé vers l'Olympe, si loin que le chantre croie s'en trouver isolé.

Aussi le sonnet III se souvient du second terme de cette alternative qui avait déchiré l'âme du poète dans le sonnet I. C'est ainsi qu'à partir du distique de I: 'Ou plutôt n'es-tu pas le souffle de Celui pour qui tout l'Univers est un vivant cantique?', distique tant soit peu hésitant, le pèlerin de la Voie débouche à pas timides et lents sur la certitude presque totale du dernier vers de III: 'O Vent, que me veux-tu? Que me veux-tu, Seigneur?' Mais longue est encore la route à parcourir. Avant de se laisser réduire en ses derniers retranchements, l'âme tergiverse, pèse, soupèse, analyse. Elle tente d'interpréter les signes qui jalonnent à présent sa route de militant, battant le sol de la voie pénible de Damas, celle qui résonne de l'appel du Seigneur, du Sonneur, et rend en écho fidèle la réponse de Paul de Tarse: 'Que me veux-tu, Seigneur?' La question finale correspond donc en fait à une réponse, celle de l'appelé, écoutant et tressaillant 'à l'appel du Sonneur'. Dès le premier quatrain, le vent apparaît maintenant impérieux et contraignant. 'Sa trompe mystique au tonnerre émouvant' va 'souffler le feu divin qui couve dans mon âme'. Partout, ce vent poursuit le pèlerin 'dans le sublime drame' qui se joue, le combat du Chasseur et du gibier humain aux abois, l'âme acculée en ses derniers retranchements, biche aux abois traquée qui sent venir la fin de sa fuite éperdue. L'âme de plus en plus aveuglée par la lumière se pose alors les questions qui vont rendre vie à sa foi morte, questions salvatrices, sorte de maieutique providentielle, où Ropa rejoint Platon ou le roman initiatique ismaélien.

M'a-t-il pas visité dans le désert qui clame?
 Dans le troupeau conduit par le Bélier rêvant?
 Dans le Jardin en fleurs où m'attendait la Femme?
 Devant tes flots, ô Mer, où je songeais enfant?

Cet Esprit 'qui souffle où il veut' suscita la vocation de Jean le Baptiste, qui, pénétré de l'Esprit devient à son tour *Vox clamans in deserto*, Voix porteuse de l'Esprit (*Math*, 3, 3: *Jean*, 1,23) L'Image d'un Jean prêchant dans le désert, ce 'Désert qui clame', par une saisissante figure d'hypallage, rappelle à l'Auteur la suite du passage de Jean l'Évangéliste. Le verset 29 de ce même chapitre I décrit en effet le Christ comme l'Agneau de Dieu. Or l'Esprit est descendu sur cet Agneau lors du baptême de Jean, ce qui donne à présent au Christ le privilège de baptiser dans l'Esprit-Saint (I,33). Ropa a donc raison d'associer en sa pensée le Désert qui clame, Jean le Baptiste, et le Souffle divin dont traite le poème. Il peut tout zussi légitimement unir en pensée Jean et son Désert qui clame, et l'Agneau ou Bélier, investi à son tour de ce même Esprit, comme il le fait en ce second quatrain, vers 1-2.

Mais quel est ensuite le lien entre le vers 2 et le vers 3? Comment le Désert et son Agneau peuvent-ils évoquer l'image du Jardin où la Femme attend le poète? Le lien n'est plus logique cette fois, mais visuel. Le vers 2 annonçait la vision nouvelle. Rassurons-nous. Le poète ne s'est pas égaré. Il s'est transposé. Dès le vers II, il songe, au-delà du passage de Jean l'Évangéliste, à un autre 'Agneau', l'Agneau Adulte, que présente en visionnaire un autre texte de Jean, non l'Évangile, mais l'Apocalypse. L'hypallage du vers I trouve une réplique dans la fin, correspondante, de II. Le Bélier '*Rêvant*' est celui *dont rêve* le narrateur des Visions. En chacune des images, la voix active est donc substituée à la passive. Ce 'Rêve' est la vision '*in Spiritu*', ce qui la rend à nouveau éminemment propre à visiter l'imagination du poète en ce passage. Nous arrivons à présent au vers 3. Cet Agneau dont il est question depuis le chapitre V de l'Apocalypse évoque à son tour l'Être essentiel peuplant le Livre mystique, la Femme, couverte du soleil, ayant la Lune à ses pieds, et coiffée des douze étoiles, d'*Apoc.*, chap 12, la Femme Enceinte, l'éternelle Genitrix, où Ropa semble voir, et très légitimement, l'Eve du Paradis, ce Jardin 'en fleurs où l'attendait la Femme'.

Les deux vers centraux sont donc le signe de l'Apocalypse et

débouchent sur une vision de l'Eden, du Jardin, qui permet au poète de revenir, comme en la plupart des poèmes du Jardin de l'Allélik, à l'objet essentiel de sa méditation poétique, le Jardin, origine et finalité de son inspiration. Une fois entré dans le Jardin, le chanteur est de plain-pied en sa terre algéro-maltese, et au-delà de ce Paradis relativement concret et proche, songe à la Terre-Mère, la Métropole de ces Maltais d'Algérie, la terre inconnue pour lui, et source éminente d'idéalisation et de rêve qu'est Malte. Il n'a pas néanmoins fermé les Ecritures, et de l'Apocalypse, dernier livre néo-testamentaire, il revient presque à l'endroit dont il était parti, l'Evangile de Jean voisinant en effet avec les Actes des Apôtres. C'est là que le mène le souffle de l'Esprit, au spectacle intérieur des flots de cette mer où il songeait enfant.

Les hésitations des quatre questions du second quatrain se muent maintenant en douces, émouvantes et berçantes affirmations. Celles d'une foi morte et renaissante, dont le poète sent le premier baiser. La bonace succède à la tourmente. Le vent apocalyptique s'est mué en douce brise, celle dont Paul vint bercer l'enfant gozitaïn 'dans l'eau calme du port'; celle qui effleura sa joue d'un premier baiser. Ainsi le poème I, le *Signe*, et III se rejoignent. Le Signe dont le Poète est marqué est celui du doux, Amour, celui de la Vie comme de l'Art, de Dieu comme de son Jardin. L'âme est à présent réceptive, et répondra vibrante à l'appel du Sonneur. Le doute est apaisé en ce chiasme final: 'O Vent, que me veux-tu? Que me veux-tu, Seigneur?' Vent et Seigneur, aux extrémités du vers, s'identifient dans l'identité de leur fonction d'apposition.

Le poème 'Mon Coeur au Vent', un des plus profonds que Ropa ait écrits, nous laisse sur une note d'expectative, mais joyeuse, confiante. A chacun des Elus de répondre constamment à l'appel, une fois qu'il l'a discerné.

MON COEUR AU VENT

LAURENT ROPA

1

Le Vent, voici le Vent, le beau Vent dramatique!
 Il se lève et d'un bond il envahit la nuit;
 Sa voix tempêteuse et sifflante conduit
 Un troupeau de silence et d'ombres pathétique.

O Vent, quel est ton nom, Vent apocalyptique?
 Es-tu l'orgueilleux fils de l'Aurore qui fuit?
 Ou plutôt n'es-tu pas le souffle de Celui
 Pour qui tout l'Univers est un vivant cantique?

Souffle, Vent gémissant, souffle, Vent triomphant!
 Feuille d'âme divine attentive et sensible,
 Je me livre, rêvant, à ton charme invincible;

Bercé sur l'océan de tes vagues, ô Vent
 Magicien, j'aspire à l'Immobile et, ivre,
 Je voudrais, détaché de moi-même, te suivre.

2

Ecoutez, écoutez cette douleur si vive
 Qui gémit dans la nuit, pauvre âme fugitive!
 Elle quête on ne sait quel accueil, à la dérive,
 Des pierres de Palmyre aux tombeaux de Ninive.

C'est le Vent. Ecoutez: sa voix longue et plaintive
 S'arrête un peu, puis aussitôt repart, s'avive:
 La lamentation, dans le désert sans rive
 Clame aux cieux étoilés sa détresse pensive.

C'est le gémissement des coeurs qui, en tout lieu,
 Promènent leur angoisse ou leur désespérance,
 Egarés dans le doute et détachés de Dieu;

C'est le soupir qu'Adam, naissant à la souffrance
 Et à la mort, maudit, exilé du Jardin,
 Exhala en partant vers son nouveau destin.

3

C'est lui, c'est encor lui! Le Vent, encor le Vent!
Il me poursuit partout dans le sublime drame,
Et sa trompe mystique au tonnerre émouvant
Souffle le feu divin qui couve dans mon âme.

M'a-t-il pas visité dans le désert qui clame?
Dans le troupeau conduit par le Bélier rêvant?
Dans le Jardin en fleurs où m'attendait la Femme?
Devant tes flots, ô mer, où je songeais enfant?

De son premier baiser je sens toujours la trace:
C'était dans l'île sainte où, endormi encor,
Saint Paul vint me bercer dans l'eau calme du port.

Réveillé, maintenant, tout affamé de grâce,
J'écoute et je tressaille à l'appel du Sonneur:
O Vent, que me veux-tu? Que me veux-tu, Seigneur?